

Jean-Philippe Jaccard & Ioulia Podoroga, « *Temps ressenti et temps construit* » dans *les littératures russe et française au XX^e siècle*, Paris, Éditions Kimé, 2013, 222 p. – ISBN 978-2-84174-626-2

Le temps est un objet complexe, à la fois ineffable et omniprésent, semblant échapper à ceux qui prétendraient le saisir de manière définitive ; c'est bien tout le défi des contributeurs de ce volume d'avoir réussi à en montrer la richesse et la diversité des manifestations dans la littérature du XX^e siècle, ainsi que les liens forts tissés avec la philosophie, qui n'est jamais très loin lorsque la question du temps est invoquée. Bergson est le philosophe fréquemment mobilisé dans ce recueil d'articles comme interlocuteur privilégié des écrivains et des théoriciens. Autour de sa conception qualitative du temps, en particulier la notion de durée par opposition au « temps éparpillé dans l'espace », se noue toute l'importance d'une analyse du phénomène du temps qui rendrait mieux compte de la complexité de son architecture. C'est l'ambition de cet ouvrage de réunir des disciplines et des sphères du savoir différentes (philosophie, études littéraires françaises et slavistique) pour accomplir cette analyse. Devant la variété des thématiques abordées qui vont de Marcel Proust à André Du Bouchet en passant par l'écrivain absurdiste Daniil Kharms, c'est un large tableau de la littérature que l'on découvre.

Il faut tout d'abord évoquer les contributions qui examinent l'importance du dialogue entre la philosophie de Bergson et la littérature. On peut tout d'abord mentionner l'article très fouillé écrit par Christian Zehnder sur l'explication de Pasternak avec la philosophie – qui par ailleurs curieusement s'éloigne un peu de la problématique du temps au profit d'une réflexion plus générale sur les pouvoirs et limites de l'art – et son abandon de celle-ci dans le roman *Sauf-Conduit*. L'A. de l'article choisit de montrer que le dépassement par Pasternak de deux figures philosophiques comme

Hermann Cohen et Henri Bergson permet à l'écrivain russe de développer ses idées sur le temps et sur l'art tout en conservant la philosophie comme horizon. L'art devient ainsi l'outil privilégié de dévoilement de l'origine, cela au-delà de la méthode scientifique proposée dans le néo-kantisme qui avait autrefois suscité l'enthousiasme de Pasternak lors de ses études à Marbourg. L'idée de poésie comme « métaphysique concrète » exprimée dans le titre de l'article s'explique par le postulat que « l'œuvre d'art est la seule preuve évidente de l'apparaître de quelque chose. » (p. 47). L'A. conclut ainsi qu'au cœur de *Sauf-Conduit* se manifeste la renaissance de la philosophie au travers de la poésie, Pasternak ayant en quelque sorte affirmé l'élan vital de la créativité encore plus fortement que Bergson lui-même.

Dans l'article liminaire de Ljuba Jurgenson, c'est une distorsion du temps dans l'esthétique moderniste qui est analysée, avec un angle particulièrement pertinent pour cette problématique, à savoir celui de l'émergence de la question du néant et de la destruction dans la philosophie du début du siècle, en particulier chez Heidegger. L'A. met en évidence la présence paradoxale, en toile de fond de l'esthétique négative du Symbolisme russe, du renversement de son idéalisme en une valorisation de l'expérience sensible, ainsi en vertu de ce paradoxe savamment démontré par la poésie de Briousov notamment que « le nihilisme symboliste, qui est un idéalisme, contient en lui les prémisses de l'investissement anti-idéaliste de l'expérience sensible » (p. 29). Sans ce renversement négatif des valeurs, la notion d'angoisse comme mode de dévoilement du sujet serait restée impossible. La problématique littéraire-philosophique propre à la tradition littéraire est ici lue comme le marqueur des angoisses à venir, mais aussi de l'émergence de l'avant-garde, et notamment du groupe Oberiu. C'est en particulier dans un poème de Balmont cité en fin d'article qu'apparaît clairement la réunification de deux pôles, celui de l'expérience positive de la négativité, mais aussi celle résultant d'un monde bâti sur l'infondé qui génère l'angoisse.

Cette expérience de la négativité et de l'angoisse est illustrée différemment avec l'article portant sur la thématique du temps émiétté de l'Histoire dans la poésie de Mandelstam. Dans cette contribution, Ioulia Podoroga montre les difficultés propres aux auteurs du XX^e siècle (l'A. s'appuie sur les hypothèses d'Alain Badiou dans *Le Siècle*) dans la perception des temporalités propres à cette période trouble. La spécificité de la position mandestamienne, rappelle l'A., réside dans le fait qu'il en est à la fois l'acteur vivant

mais aussi son critique le plus extérieur. L'espace du poème mandelstamien est ainsi envahi par un bruit de fond, ce « bruit du temps » auquel le poète prête son oreille attentive. Plus que tout autre, Mandelstam aura écouté ce bruit du temps qui passe, constatant ainsi son usure par la répétition, et par conséquent l'avènement imminent d'un temps nouveau, celui de la Terreur qui le conduira par ailleurs vers une mort tragique. L'A. explique que cet assujettissement au temps qui se fait au détriment de la constitution d'un temps vécu, personnel, intime, est rendu possible par l'abandon de soi au profit de cette écoute, qui constitue à n'en pas douter le meilleur marqueur des changements à venir.

À la question d'une poétique possible du temps, Patrick Flack investigate le champ de la théorie littéraire et invite le lecteur dans un espace théorique pourtant peu soucieux *a priori* des questions de temporalité, celui du Formalisme russe. C'est en relisant le parcours de la théorie formaliste qu'il dégage une notion du temps contredisant cette vision uniquement synchronique que l'on prête au Formalisme. La théorie du vers proposée par Ossip Brik dans son article sur les répétitions sonores introduit la notion de répétition comme élément structurel fondamental du vers. Cette structure sonore du vers, supportée par la notion de rythme, devient ainsi le pilier constitutif de l'organisation de notre perception du flux temporel, mais le temps, rappelle l'A., n'est ici encore qu'un « cadre nécessaire ». Un rôle plus déterminant du temps dans la poétique du vers sera mis en avant dans un texte plus tardif de Brik, dans lequel le rythme est non seulement lié aux fonctions phonétiques, mais aussi syntaxiques de la langue ; ainsi le « mode particulier de la succession des sons dans le temps » devient un élément déterminant dans l'analyse du vers. La référence à une norme abstraite est ainsi évacuée au profit d'une pensée du vers plus vivante. L'A. conclut son article en ouvrant sur la perspective d'une recherche qui articulerait la théorie formaliste du vers (en particulier celle de Tyntianov) aux recherches phénoménologiques.

Les différentes manières de penser la temporalité dans la poésie sont reprises à la fin du volume dans l'analyse de l'œuvre de Bernard Vargaftig et d'André du Bouchet. Ces deux poètes aux thèmes et aux formes poétiques différentes proposent un angle enrichi d'approches pour la problématique du temps dans la poésie contemporaine, en particulier pour ce que Philippe Grosos, dans sa contribution, intitule « *le temps de la parole* ». Ce temps de la parole constitue l'expérience commune des deux poètes, expérience qui se noue sur le fil de la difficile approche de ce qui résiste à la langue,

de ce qui ne peut se dire. Ce mutisme est ainsi approché par une attention toute particulière donnée au moment où la parole advient et se réalise chez les deux poètes dans une confrontation avec le silence. La collusion des temps (entre le présent et l'imparfait) dans la poésie de Vargaftig est ainsi mis en évidence par l'A. comme « incessante réitération du même au sein de l'altérité du devenir » (p. 218), ainsi que l'usage du futur antérieur chez du Bouchet où l'immédiateté de ce qui se dit présent est ainsi récapitulée. L'A. conclut son article en invoquant cette qualité poétique qui permet de faire entendre cette ouverture du présent dans la poésie de ces deux auteurs.

On peut voir donc, dans la diversité des approches proposées dans ce recueil, que cette catégorie du temps, bien loin d'être abstraite et spéculative, se présente de façon saillante dans un siècle bouleversé par ses tragédies. La compréhension du temps est ainsi l'enjeu d'une meilleure redéfinition du présent et de ce qui y est à l'œuvre, mais surtout, et c'est probablement le propre de la littérature d'avoir su le faire émerger, de l'émancipation du temps subjectif (ce sens proprement temporel de l'existence dont parle Heidegger) de la ligne objective du temps de l'Histoire.

Emanuel Landolt
Université de Saint-Gall